



**REFLET D'UNE MENACE EXTERNE SUR UN
CONFLIT INTERNE :
LES ATTENTATS DE PARIS VUS PAR TROIS
JEUNES PATIENTS**

*REFLECTION OF AN EXTERNAL THREAT
TO AN INTERNAL CONFLICT:
THE PARIS ATTACKS SEEN BY THREE YOUNG
PATIENTS*

Anna Cagnet

Psychologue clinicienne

Enseignante à l'École des Psychologues Praticiens

*Cette article est destiné à la recherche et à l'enseignement.
Il ne peut être utilisé dans un but commercial.*

Doi : 10.17019/2016.EPP.5.3-04

Résumé :

Les attentats du 13 novembre 2015 ont bouleversé durablement notre sentiment de sécurité. Même lorsque ces attaques ne les ont pas touchés de plein fouet, il est certain que les enfants ont dû intégrer ces informations et les vives émotions qui ont secoué les adultes autour d'eux. « L'égoïsme infantin », selon Piaget, est bien éloigné d'un quelconque égoïsme qui les aurait fait se désintéresser de l'actualité, mais est clairement le prisme par lequel ils ont tenté de comprendre la violence insensée, le danger soudain, la colère et la tristesse du monde qui les entoure. A travers trois vignettes cliniques, nous tenterons d'approcher certaines des tentatives de mise en sens d'enfants face aux attentats de Paris.

Mots clefs : Attentats ; enfants ; traumatisme ; phénomènes transitionnels.

Abstract :

11-13-15 Paris attacks have permanently changed our sense of security. Even when these attacks didn't directly affect them, children had to integrate this information and the strong emotions that shook the adults around them. "Childish egocentrism," according to Piaget, is no selfishness: children don't lose interest in current affairs, but is clearly the prism by which they attempted to understand senseless violence, sudden danger, anger and sadness, that they felt in their environment. Through three clinical vignettes, we will try to approach certain methods of the children to give meaning to their experience of the attacks of Paris.

Keywords : Attacks; children; trauma; transitional phenomena.

Les jours suivant le 13 novembre 2015, chaque rencontre se fait sous un prisme particulier. Cela procède d'un entre-nous, précède et rend étrange les échanges familiers : demander à quelqu'un comment il se porte, le place instantanément dans une situation paradoxale, impossible de répondre positivement (personne ne va bien après ça), ni négativement, car l'horreur et la douleur revêtent un caractère sacré qui n'appartient qu'à ceux qui ont été touchés de plein fouet.

Quand je reçois à mon cabinet les jours suivants, je m'interroge sur la manière dont ce premier rendez-vous avec mes patients après le choc en sera affecté. Les adultes craignent surtout de ne plus me voir à ma place habituelle, l'un imaginant un scénario catastrophe, « *Et si vous aviez assisté à un concert ou étiez aller dîner dehors ?* », l'autre une participation aux soins psychologiques, « *Et si vous aviez été recrutée pour des cellules d'urgence ?* ». Mais je m'aperçois rapidement que le grand sujet d'actualité n'occupe pas ou très peu les séances : « *J'ai un peu honte de parler de moi dans ces circonstances, mais bon...* ».

La surprise viendra de la constatation de l'impact des attentats terroristes sur mes plus jeunes patients. Il ne s'agit pas d'enfants touchés directement par les attentats, mais par la répercussion fantasmagorique de ceux-ci.

Les potentialités traumatiques indirectes

La multiplication des attentats en Europe et aux États-Unis ont produit une littérature psychologique sur le retentissement psychologique potentiellement traumatique du terrorisme sur les populations. Carron, Vetter, Reigner et Yersin (2008) soulignent que « *les conséquences psychologiques du terrorisme ont été décrites dès les années 80, à la suite des attentats perpétrés à Paris* » avec la « *reconnaissance des "victimes psychologiques" du terrorisme* » (p. 2215). Mais, poursuivent-ils, « *il faudra attendre finalement les attentats de New York en 2001 et de Madrid en 2004 pour voir apparaître plusieurs études épidémiologiques à grande échelle, illustrant les*

conséquences psychologiques majeure de ces événements, tant parmi les victimes directes qu'au sein de la population générale » (Carron et al., 2008, p. 2215).

L'étude de Courbet et Fourquet-Courbet (2003) montre l'impact majeur sur les téléspectateurs français des attentats de New-York en 2001 et particulièrement sur les plus jeunes d'entre eux : il est certain que « *les enfants constituent une population particulièrement vulnérable, en particulier vis-à-vis des images véhiculées par les médias* » (Carron et al., 2008, p. 2218).

Même si les jeunes sujets ne sont pas confrontés directement aux images ou vidéos diffusées en boucle à la télévision, ils sont profondément marqués par les informations entendues à la radio, par les récits faits par les adultes ou même par les conversations initiées par des pairs du même âge. Les récits sont évidemment moins effrayants qu'une image, mais restent tout de même fort impressionnants, comme le souligne Claire Brisset, défenseuse des droits, dans son entretien avec Lauru et Francequin (2005) : « *il est possible de "faire passer des images sans aucune image", tout en conservant la même force d'information* » (p. 23).

Ils sont donc marqués, impressionnés par l'intensité des émotions, des affects associés aux représentations ; ils ont touché du doigt les limites de la protection de la société et surtout de leurs parents surpris, émus, voire paniqués, et, s'ils ne présentent pas vraiment les signes cliniques d'un stress post-traumatique, ils ont perdu une part de l'innocence de l'enfance : « *En vingt-quatre ou quarante-huit heures, ces jeunes qui étaient insouciantes de l'environnement sociopolitique, deviennent des "politologues", des "philosophes" qui affirment leur idée sur des choses essentielles.* » (Grappe, 2006).

Bien entendu, les écoles et les enseignants sont toujours très actifs pour fournir des explications et des temps de réflexion aux enfants afin de minimiser leur peur et leur incompréhension face à la détresse générale qu'ils perçoivent chez les adultes mais c'est l'intrication subjective de ces événements avec leurs propres problématiques qui est en mesure de générer une majoration de l'angoisse et de certains conflits inconscients.

Antonin, le pirate

C'est mon quatrième rendez-vous avec Antonin. Ce petit garçon de 5 ans, émotif, intelligent et assez solitaire, est sujet à des angoisses de séparation et de risque de perte d'amour depuis l'arrivée de son petit frère. En conséquence, il fait tout son possible pour répondre aux attentes qu'il suppose chez les adultes (parents, maîtresse... psychologue ?) au détriment de sa spontanéité. Lorsque je le vois le lundi 16 novembre pour notre rencontre hebdomadaire et lui demande très simplement comment s'est déroulée sa journée, Antonin me répond immédiatement, les larmes mal contenues dans la voix, que sa maman n'a pas eu le droit de l'accompagner jusqu'en classe. Je comprends petit à petit qu'Antonin perçoit les mesures sécuritaires autour de son école comme l'actualisation, dans la réalité, de ses appréhensions : maman reste derrière la grille auprès de la poussette et du dernier-né, tandis que lui doit affronter seul le trajet jusqu'à la salle de classe.

J'évoque alors avec lui les raisons de ces changements et le Plan Vigipirate, en revenant sur chaque étymologie. L'idée des pirates semble influencer son désir de dessiner : il est capitaine d'un navire voguant sur la mer ; « *la mère, comme si c'était maman, n'est-ce pas ?* », souligné-je, pour son plus vif plaisir à l'idée qu'une adulte remarque ce jeu de mots qui lui est cher. Il décide alors que le personnage sur le bateau n'est plus lui mais son petit frère, tandis qu'il se représente débarqué sur une plage. « *Ton frère reste sur le bateau ?* » - « *Oui, il est trop petit pour venir avec moi chercher des trésors* ».

On peut imaginer qu'Antonin, par ce dessin, met en scène les prémisses de son renoncement à un certain mode de relation fusionnel avec sa maman : ce n'est plus sa place, c'est celle du bébé de la famille, renoncement volontaire et non subi, facilité par la promesse que grandir en vaut la peine,

que d'autres trésors l'attendent. Ce petit scénario, à mi-chemin entre le monde interne et la réalité extérieure, met en lumière les phénomènes transitionnels décrits par Winnicott, et qui permettent à Antonin d'aborder ces profondes problématiques en les transformant pour qu'elles soient à sa portée, à la mesure de ses capacités de compréhension et de maîtrise.

Nathan, un héros malgré lui

J'ai rencontré Nathan quand il avait 4 ans, il y a déjà trois ans de cela. La séparation de ses parents a été un bouleversement terrible, car Nathan, voyant son père si malheureux et sa mère, au contraire, si libérée, a ressenti la terrible nécessité de soutenir son papa, de le protéger, quitte à exprimer beaucoup d'agressivité vis-à-vis de sa maman. Le travail psychothérapeutique a permis à Nathan de mieux accepter son ambivalence vis-à-vis de ses deux parents, et s'autoriser à aimer l'un sans risque de trahir l'autre.

Le week-end qui suit le 13 novembre, Nathan est avec son père, à la campagne, loin de Paris. Dépassant ses habituelles réticences, le père de Nathan appelle son ex-femme afin que son fils « entende sa voix ». Puis, cherchant à le rassurer, il lui dit qu'il n'a rien à craindre, que papa est là pour le protéger. Cette déclaration laisse finalement un goût amer à Nathan qui, sans oser le dire, songe : « Et pendant ce temps, qui protège maman ? », contre les terroristes, certes, mais aussi contre les pensées agressives qu'il ne peut s'empêcher de développer à l'égard de sa mère à chaque fois qu'il est auprès de son père, qui ressasse ses regrets. Lorsqu'il retrouve sa mère le dimanche soir, Nathan fait des cauchemars effrayants, plusieurs nuits d'affilée, qu'il accepte de dessiner pour moi lors de la séance qui suit.



Sur ce dessin, on voit la maman de Nathan, dans toute sa splendeur féminine (robe colorée, longs cheveux), menacée et même blessée par des terroristes. Ceux-ci, parachutés, tombent littéralement du ciel, certainement car c'est de cette manière que Nathan a vécu cette effraction de l'horreur

dans son quotidien. Il cherche à la défendre mais il est tout petit, minuscule, écrasé par l'énorme pistolet qu'il essaie de tenir et, surtout, attaqué par surprise par un dernier terroriste, arrivant souriant dans son dos. Tout le monde ou presque est blessé grièvement, comme le montre le rouge dont il barbouille finalement les personnages, laissant sans réponse la question des vainqueurs et des vaincus.

Dans son étude sur les conséquences psychologiques (chez les adolescents) des attentats en Algérie, Boussafsaf (2013) montre que la deuxième source d'angoisse la plus importante, après le risque de mort, est celle liée à « la destruction des liens sociaux et familiaux » (p. 74). Nous ne nous étonnerons pas alors que les enfants vivent l'intrusion brutale du réel comme la preuve que leurs craintes ne sont pas si infondées, que les séparations risquent d'être réelles et pas seulement fantasmées.

Antonin et Nathan, comme d'autres enfants venus à mon cabinet cette semaine-là, me semblent avoir été choqués par les attentats sur un mode quasi traumatique. Non pas directement, bien sûr, mais en ce sens que les attentats réactualisaient les angoisses qui les avaient conduits au départ jusqu'à mon cabinet. C'est le cas pour tout un chacun, adultes comme enfants : nous avons rencontré un terrible support à la projection de nos peurs individuelles lors de cette épreuve commune. Mais là où l'adulte peut parvenir à mettre l'actualité à distance grâce à une mise en sens intellectuelle et la référence à des événements similaires (« Les scènes de violence se neutralisent réciproquement par leur multiplicité », Glucksmann, 1966, p. 105), l'enfant doit trouver d'autres recours, comme l'observe Serge Tisseron (2005) : « Pour se protéger contre ces impressions désagréables, il tente de les transformer. Il utilise pour cela trois moyens complémentaires : les mots, les scénarios intérieurs et la symbolisation sur un mode émotionnel, sensoriel et moteur » (p. 15), c'est-à-dire l'imitation « pour de faux » (p. 16). Les scénarios intérieurs permettent à l'enfant de chercher une résolution meilleure à la situation (Glucksmann, 1966 ; Tisseron, 2005), comme tente de le faire Nathan. Je dis bien « tente », car si son premier élan, très œdipien, est de se représenter comme le héros protecteur, très puissamment armé, de sa mère en danger, Nathan est progressivement accablé de sentiments dépressifs et culpabilisés (probablement par identification à son père) et, tel le peintre du Chef-d'œuvre inconnu de Balzac, il ajoute tant et tant de valeur phallique à son arme qu'elle devient bientôt trop grande pour lui. Le conflit de loyauté, encore si vif pour lui, étouffe dans l'œuf ses tentatives pour conserver un peu de l'illusion de toute-puissance nécessaire à la construction de l'image de soi : impossible d'évincer un père déjà si affaibli sans être submergé par une culpabilité qui fait retour, la nuit, dans ses cauchemars.

Olivia et les femmes

Olivia, elle, a déjà 10 ans. Elle parle sans s'arrêter, connaît le déroulement des attentats aussi bien que si elle avait lu chaque article du Monde, tant elle et ses camarades ne parviennent pas à parler, à penser à autre chose. Elle peut même décrire des vidéos auxquelles elle n'a pas eu accès. Elle évoque tout : ce qui lui a fait peur, ce qui l'a émue ou mise en colère, le tout avec une horreur indéniablement teintée de plaisir curieux. La semaine suivante, les événements connus maintenant sous le nom de « l'assaut de Saint-Denis », alimentent sa séance. Olivia conclue sur cette réflexion : « La chose que je n'ai pas pu croire au début quand je l'ai entendue à la radio, c'est qu'il y avait une femme parmi les terroristes : comment une femme pourrait être aussi bête, franchement ?! ». Un rire m'échappe, je l'avoue : « Comment ça, tu penses que les femmes sont moins bêtes que les hommes ? » - « Ben oui, quand même, rétorque-t-elle, un peu gênée tout de même. Mais surtout, ça m'a paru incroyable qu'une femme se fasse sauter comme ça ! ».

Rien de bien étonnant à ce qu'une préadolescente comme Olivia soit plus informée que des patients plus jeunes, mais aussi qu'elle se montre si fascinée par la violence terrifiante des attentats, du fait de la traumatophilie typique de cette période de la vie. Mais ici encore, quelque chose de bien plus personnel s'imisce dans le discours d'Olivia, elle qui, saisie par l'effraction pubertaire, s'interroge sur les pulsions sexuelles et sur le fait que leur caractère violent n'est pas typiquement masculin : les femmes aussi aiment se faire sauter ?

Comme à chaque fois, face au réel destructeur et aux pulsions de déliaison, il nous faut recourir au symbolique. Mais pas n'importe quoi, ni n'importe comment : la vidéo, largement diffusée sur les réseaux sociaux, de ce papa cherchant à rassurer son petit garçon en arguant que si les terroristes ont des armes, « nous on a des fleurs », me paraît tomber complètement à côté de son objectif. La métaphore de la fleur pour exprimer quoi ? Que notre civilisation défend l'amour, la paix et la tolérance ? Pourquoi pas, mettons, mais nous, adultes, aurions probablement eu du mal à nous contenter de ce type de réassurance ! Les enfants, perplexes, s'interrogent sur la manière concrète dont nous procédons pour nous mettre en sécurité et il est nécessaire de mettre en valeur le travail des gouvernements, des polices et des armées, voire quelques éléments concrets de géographie : par exemple, Nathan s'inquiétait fort que le terroriste qui avait échappé aux forces de police n'aille chercher un tank en Syrie pour revenir à Paris.

Mais on ne se nourrit pas que de sécuritarisme, au risque de glisser vers les extrêmes et leurs positions haineuses qui, rappelons-le, préexistaient largement aux attentats. Sur le modèle de la pulsion épistémophilique décrite par Freud dans les Trois Essais, il faut se rappeler que l'enfant ne cherche pas à savoir comment on fait les bébés par une curiosité sexuelle en rapport avec la génitalité, mais bien parce qu'il s'interroge, sur le plan métaphysique, à propos de son origine : bien plus angoissant que de songer à sa mort, il faut s'imaginer avoir pu ne pas exister, se regarder comme le produit aléatoire d'une rencontre sexuelle. Nos jeunes patients, comme nous, sont donc en quête de sens pour comprendre nos semblables et notre place au sein du monde : Nathan encore, déplaçant probablement le conflit de loyauté qui animait la séance sur le couple maman/maîtresse, me demande « Ma maman dit toujours que la guerre c'est pas bien, que ça sert à rien... Mais ma maîtresse dit que c'est eux qui ont commencé, c'est vrai ? », ramenant le débat quasi philosophique en question à une mesure appréhendable pour lui (qui a commencé, à qui revient la faute) : aire transitionnelle (Winnicott, 1951), identification à l'agresseur (Ferenczi, 1932), scénarios intérieurs (Tisseron, 2005) ... les enfants ont fait circuler le réel et leur monde intérieur, les menaces externes et internes afin de mieux comprendre les unes et tenter de maîtriser les autres.

Comme l'explique Glucksmann (1966) dans son étude qui, même datant des années 60, reste toujours aussi passionnante : « le pire n'est peut-être pas la violence mais la violation » (p. 78) et, un peu plus loin, il faut « tenir compte de la qualité de la violence [et] de la présentation morale de l'acte » (p. 86). Les motivations des terroristes manquent en effet de sens pour Olivia : « Pour Charlie hebdo, c'était parce qu'ils aiment pas ceux qui se moquent d'eux et parce qu'ils aiment pas les Juifs... mais là je comprends pas. Mon père me dit qu'ils sont pas méchants, mais qu'ils sont ma-ni-pu-lés », elle prononce chaque syllabe, guettant ma réaction devant sa tentative d'utiliser un vocable avec lequel elle n'est pas familière. « Moi je sais pas, dit-elle sur un ton qui sous-entend le contraire, mais je pense qu'ils ont pas compris, qu'ils ont cru qu'on les aimait pas alors que, bon, on aime bien tout le monde, enfin soit on les aime, soit on s'en fiche, mais on les déteste pas ».

Je la félicite et l'encourage à poursuivre ses réflexions, et, en des termes adaptés, je lui répète cette recommandation qu'une collègue m'a faite : « Ne cédon pas à la traumatophilie, il est inutile de répéter son angoisse par le biais des chaînes d'information en continue ou par le visionnage de vidéos amateurs ». Pour ma part, quand je me suis sentie à nouveau capable de penser, j'ai éteint France Info et j'ai allumé France Culture.

/// Bibliographie

- Boussafsaf, Z. (2013). La mort dans les représentations de la violence chez les adolescents victimes du terrorisme. *Études sur la mort*, 144(2), 69-79.
- Carron, P.-N., Vetter S., Reigner P., & Yersin, B. (2008). Conséquences psychologiques individuelles et communautaires du terrorisme. *Revue Médicale Suisse*, 173(4), 2115-2119.
- Courbet, D., & Fourquet-Courbet, M.-P. (2003). Réception des images d'une catastrophe en direct à la télévision : Étude qualitative des réactions provoquées par les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis au travers du rappel de téléspectateurs français. *European Review of Applied Psychology*, 53(1), 21-42.
- Ferenczi, S. (1932). Confusion de langues entre adultes et enfants. In S. Ferenczi (Ed.), *Psychanalyse IV (1927-1933)* (pp. 125-139). Paris : Payot.
- Freud, S. (1905, 2006). Trois essais sur la théorie sexuelle. In S. Freud (Ed.), *Œuvres Complètes tome VI – 1901-1905* (pp. 59-182). Paris : PUF.
- Glucksmann, A. (1966). Les effets des scènes de violence au cinéma et à la télévision. *Communications*, 7(1), 74-119.
- Grappe, M. (2006). Les enfants et la guerre, un regard clinique. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 89(1), 93-98.
- Lauru, D., & Francequin, G. (2005). Les enfants face aux images et aux messages violents, Entretien avec Claire Brisset. *Enfances & Psy*, 26(1), 23-28.
- Tisseron, S. (2005). L'enfant au risque des médias. *Enfances & Psy*, 26(1), 15-22.
- Winnicott, D.W. (1951, 1975). Objets transitionnels et phénomènes transitionnel. In D.W. Winnicott (Ed.), *Jeu et Réalité : l'espace potentiel* (pp. 7-39). Paris : Gallimard.

